

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA
LANTERNE

VOL. I. MONTREAL, 30 OCTOBRE 1868. No. 7

Il faut dire ce que l'on pense. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir.

“Quiconque a une pensée, dit Paul-Louis, est tenu de la produire et mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous?”

Qu'importe ce qu'on dit de vous. "Les jésuites criaient autrefois contre le grand Pascal, et l'appelaient *tison d'enfer*; cela signifie toujours un homme qui dit vrai et se fait écouter."

"Savez-vous ce qu'il peut y avoir dans une idée, et quand vous empêchez une idée d'éclorre, savez-vous si vous n'anéantissez pas des mondes? (Milton—sur la censure)."

Ici, il ne faut ni penser, ni dire ce qu'on pense. Quiconque a des idées est un écervelé: mais s'il les produit, c'est un gueux.

J'accepte d'être un gueux, ne pouvant me résoudre à être honnête homme en laissant faire le mal.

*
* *

Toute vérité n'est pas bonne à dire. C'est la maxime des poltrons. Dès qu'une chose est vraie, elle est bonne à dire, et doit être dite. C'est l'avantage qu'elle a sur le mensonge qui n'est *jamaïs* bon à dire, même pour la plus grande gloire de Dieu.

*
* *

Le clergé n'a pas *demandé la suppression de la Lanterne*, comme l'a prétendu un journal de Québec. Le clergé ne demande rien en Canada. Quand il veut quelque chose, il l'ordonne.

Il a commandé à M. Chapleau de ne plus vendre la *Lanterne*, mais ne le lui a pas *demandé*.

Maintenant c'est au tour de M. Perry qui refuse de la vendre.

Voilà les moyens qu'on emploie. Et l'on dira que le clergé est fort dans ce pays! Quoi! voilà un ordre qui se prétend dépositaire de la vérité absolue, et il n'est pas seulement capable de la défendre, et il a à lui presque toute la presse, il a ses organes attitrés, quotidiens, et pour combattre un pamphlet qui ne paraît qu'une fois par semaine, il en est réduit à faire peur aux libraires qui le vendent! Et c'est là une puissance!

On ne voit point que c'est une puissance qui s'en va, et qui n'a de ressource que dans l'intimidation.

Si vous étiez réellement forts, craindriez-vous les attaques d'un simple citoyen comme moi, et ne m'auriez-vous pas écrasé déjà par des réfutations indiscutables, puisque vous avez avec vous la vérité ?

Vous avez fait peur aux libraires ; mais vous avez peur bien plus qu'eux, vous, puissance.

* *

J'ai tort ou j'ai raison. Si j'ai tort, montrez-le. Si j'ai raison, pourquoi vous opposez-vous à la raison ?

* *

Vous croyez que vous allez me vaincre, moi, comme vous avez fait de tant d'autres qui n'ont pas eu le courage de vous braver, et qui vous croyaient trop forts, tandis qu'ils n'étaient, eux, que trop faibles.

Vous croyez que les moyens ordinaires d'intimidation, que les persécutions, que la pauvreté, que les intrigues dans les familles, que l'exécration de mon nom, que toutes ces lâchetés de la force réussiront contre moi... non, non, jamais !

Je suis prêt à tout, j'ai fait le sacrifice de tout, de mon repos, de mon avenir, d'une fortune qui m'attend, pour dire la vérité, et je la dirai.

Venez maintenant m'arracher ma *Lanterne*. S'il n'y a plus de libraires pour la vendre, il restera toujours un homme pour l'écrire, et un public pour la lire.

Oui, on lit la *Lanterne* ; ce qui prouve que si vous avez encore assez de force pour captiver les gens par l'intérêt, vous n'en avez aucune sur la conscience, sur le sentiment du juste et du vrai.

* *

J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'une vieille parente, noble et digne femme qui m'a élevé, qui m'a toujours chéri comme son enfant.

Elle me supplie de discontinuer la *Lanterne*, au nom de ma famille, de ma réputation, de ma sœur, mon unique sœur, pauvre femme aveuglée, dont les prêtres ont fait ce qu'ils font de presque toutes les femmes.

J'attendais de cette parenté une succession ; elle me menace de rompre toute relation avec moi, si je continue à publier la *Lanterne*. Eh bien, soit.

Qu'on m'enlève toutes mes espérances, qu'on me réduise à la pauvreté la plus amère, que mon pain dur soit arrosé de larmes, tant que j'aurai un souffle de vie, on ne m'enlèvera jamais ce qui est au fond de mon âme, la haine de l'imposture.

*
* *

Je vous fais la guerre ouverte, je m'expose à vos coups ; vous me faites la guerre des embûches, des intrigues ; c'est bien ! mais vous ne me vaincrez pas.

Il serait trop beau, vraiment, que vous eussiez encore ce triomphe ; que par ma défaite, le libéralisme fût rejeté encore de dix années en arrière.

Non, vous ne l'aurez pas, ce triomphe.

S'il faut une victime aux idées libérales, que cette victime soit moi. Que mon nom soit flétri, j'y consens, mais que le peuple soit enfin arraché à l'odieuse domination, à la succion cléricale.

*
* *

Vous aurez avec vous la calomnie et l'ignorance. Mais pour cette guerre que j'ai entreprise, acceptant d'avance le plus horrible destin, j'étendrai partout mon champ de bataille ; j'en appellerai aux hommes de tous les pays. Ah ! vous n'étoufferez pas la presse du monde.

Voyez ; vous tombez partout. A Rome, vous n'avez qu'une misérable armée de 15,000 hommes, recrutés dans toute la catholicité. Où est-il donc le temps des croisades où 200,000 hommes allaient à mille lieues combattre pour le St. Sépulchre ? Aujourd'hui, vous n'avez pas 15,000 hommes pour défendre le siège même de votre empire !

Vous êtes tombés en Espagne, ce vieux repaire de toutes les superstitions, et vous pensez vous maintenir en Canada, à côté des anglais qui ont avec eux le libre examen, et qui prêchent d'exemple !

101
Illusion, folie ! Vous tomberez, et votre chute sera acclamée par la joie du peuple, comme elle l'a été partout.

Pourquoi ce pays est-il mort ? Pourquoi n'ose-t-il respirer ? C'est parce que le chancre de l'hypocrisie rongé toutes les faces. Tout le monde s'observe, mesure chacun de ses mots, pour ne pas se compromettre aux yeux des prêtres.

Cela commence au collège où les élèves apprennent à rapporter les uns sur les autres, ensuite c'est dans les institutions fondées par le clergé, dans les Unions, dans tous les corps organisés sous leur contrôle, et de là dans la société toute entière qui est un fouillis de tartuffes.

On ne vit pas en Canada, on se regarde vivre les uns les autres.

Aussi, tout languit, parce qu'on n'a pas l'indépendance d'esprit et de caractère nécessaire aux grandes entreprises. On n'ose pas être libre dans son commerce, parce que le clergé veut avoir la haute main sur tout. Un libraire n'est pas libre, mais il vend dans l'arrière-boutique ce qu'il n'étale pas dans les vitrines ou sur ses rayons. Un instituteur n'est pas libre ; une école ne peut fleurir si le prêtre n'en est pas établi comme le guide ou l'oracle. Aussi, dans nos campagnes, on est crassement ignorant.

Voyez le Haut-Canada qui est loin d'avoir les mêmes avantages matériels que nous. Comme il prospère ! Il y a 30 ans, il n'avait pas la moitié de notre population ; aujourd'hui, il en a presque le double. C'est que les hommes y sont libres, et que le clergé ne s'y mêle pas du temporel.

*
* *

Ici, tout languit, tout dépérit. Nos villes, à l'exception de Montréal, se dépeuplent.

Toi, peuple, tu es pauvre, tu croupis dans la misère ; tu es obligé de fuir ta patrie, tu vois tes enfants te

quitter l'un après l'autre. L'hiver, tu ne peux te chauffer ; l'été, tu ne trouves pas d'ouvrage. " Il faut mépriser les biens de la terre", te dit-on.

— Oui, mais regarde. Vois-tu ce séminaire ? vois-tu ce collège ? vois-tu ces *palais* épiscopaux, ces *palais*, entends bien, habités par les hommes qui se disent les successeurs de celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ?

Eh bien ! ce séminaire, ces collèges, tout cela est riche, grassement doté, et s'enrichit tous les jours.

Ces prêtres se chauffent, eux, ils n'émigrent pas ; ils sont seigneurs, ils perçoivent la dîme, chantent des messes payées pour le repos de ton âme, quand ton corps a souffert toute sa vie.

Regarde dans les campagnes. Quelle est cette belle maison, la plus belle de toutes ? C'est le presbytère. Cette autre, splendide, c'est le couvent.

*
* *

Tes mères, tes filles, tu ne sais comment les nourrir ; elles ont faim, elles ont froid. Elles gémissent, elles souffrent, et se désespèrent.

Oui, eh bien ! regarde ces couvents, ces congrégations, habités par des femmes aussi. Mais ces femmes sont heureuses, elles jouissent, elles regorgent de richesses, elles ne méprisent pas les biens de la terre, et par dessus le marché, elles passent leur vie à quêter.

Souffre, toi, peuple, c'est ton lot. Mais n'émigre pas dans les pays où tu deviendras libre, où tu ouvriras les yeux sur tous les mensonges qu'on te débite en Canada.

*
* *

Le pape vient d'adresser une lettre à tous les protestants, et autres protestants non catholiques.

*
* *

La reine d'Espagne, très-catholique, emprisonnait, exilait, fusillait les adversaires de son gouvernement.

La Junte provisoire, qui ne s'est pas appelée catho-

lique, comme en Canada les conservateurs prennent le titre de *Parti des bons principes*, afin de commettre, à l'abri de ce nom, tous les forfaits imaginables, la Junte Provisoire, dis-je, n'a encore emprisonné, exilé, ni fusillé aucun des ennemis de la révolution. Mais elle proclame la liberté des cultes, la protection du clergé inférieur, la suppression des dotations des séminaires, des abbayes et prébendes, le suffrage universel, la liberté de l'enseignement, l'instruction gratuite et obligatoire, la liberté municipale, l'abolition de l'esclavage, la liberté du travail, l'unité de droit, l'établissement du jury, l'abolition de la peine de mort, la suppression des loteries comme revenu de l'état, l'expulsion des jésuites, l'abolition des monopoles, la fraternité avec tous les gouvernements libres, l'assimilation des monnaies avec celles de France.

Voilà ce qu'a fait l'Espagne, démocratique et révolutionnaire en moins de huit jours.

Mais la monarchie espagnole, elle, qu'a-t-elle fait, pendant une durée de huit siècles ?

Elle a détruit la civilisation des Maures qui avait embelli, enrichi, et policé l'Espagne ;

Elle a fait l'inquisition qui a jeté dans les bûchers cinq millions d'hommes ;

Elle a fait égorger, en moins d'un siècle, trois millions d'Indiens du Mexique, du Pérou, de Cuba, de la Colombie.... etc....

Elle a institué, légalisé l'esclavage, et la traite des noirs dont elle percevait le cinquième des bénéfices.

Elle a mis Christophe Colomb aux fers ;

Elle n'a pas permis que des cultes autres que le culte catholique fussent exercés, et cela jusque sous le règne d'Isabelle.

Elle avait des collèges où l'on enseigne encore que c'est le soleil qui tourne autour de la terre ;

Elle a inondé l'Espagne de couvents, d'abbayes, de congrégations, de corporations religieuses de toutes sortes, qui prenaient le plus clair de l'argent du peuple ;

Pendant qu'elle, la monarchie, livrée à tous les dé-

sordres, à tous les déshonneurs, abreuvée de toutes les souillures, trônait dans l'Escorial, de par la grâce de Dieu.

On a vu encore ceci après le succès de la révolution. La Banque, la Bourse, l'Hôtel de la Monnaie, les ministères, l'Hôtel-de-Ville et les grandes maisons de Madrid ont été gardés par des volontaires en guenilles, et pas un vol n'a été commis. Jamais la ville ne fut plus sûre ni plus paisible.

D'un autre côté, le général Calonge, un des exécuteurs de l'ex-reine, avait été pris, et l'on parlait de le fusiller.

Alors la junte de Valladolid reçut la dépêche suivante :

“ La junte de Santander remercie sincèrement celle de Valladolid de la résolution qu'elle avait prise d'envoyer le général Calonge à Santander pour y être mis à la disposition du peuple ; *mais le peuple de Santander, libéral, se refuse hautement à demander compte de ses actes à un malheureux qu'il plaint ;* en conséquence, nous vous prions de vouloir bien suspendre les ordres d'envoi relatifs à votre prisonnier.”

Ce sont là les excès de la révolution espagnole, sur lesquels le *Nouveau Monde* fait des articles spéciaux depuis trois semaines.

Excès de générosité, oui. Car le peuple, toujours bon enfant, ne prend jamais de précautions contre ses tyrans tombés.

Il leur pardonne, afin de leur ménager l'occasion de le faire fusiller de nouveau, quand ils seront rétablis, en guise de représailles.

Depuis le temps que le *Nouveau Monde* pille les autres journaux, il vient d'avoir l'occasion de prendre sa revanche.

Il se fonde à New York un journal qui lui prend jusqu'à son nom. Il est bien certain que le *Nouveau Monde* de New York ignorait le *Nouveau Monde* d'ici, sans quoi il aurait pris un autre nom, pour sûr.

L'Angleterre retire des colonies une grande partie de ses troupes. Elle veut réduire son effectif militaire. Le ministre américain, à Londres, a pour mission de régler pacifiquement tous les différends entre les États Unis et la Grande-Bretagne. La paix, une longue paix, est désormais assurée entre ces deux grandes nations. C'est le moment de commencer les fortifications de Montréal, et de jeter vingt autres millions dans celles de Lévis. Il faut montrer que nous n'avons pas peur.

* *

Le Dr. Bibaud a écrit une lettre au *Pays* pour dire "qu'il n'avait pas autorisé la publication de la lettre de l'évêque de Montréal que j'ai reproduite dans la *Lanterne* No. 5."

Est-ce que j'ai besoin de l'autorisation du Dr. Bibaud? Ce n'est pas lui qui m'a donné cette lettre, je l'ai reçue de mains étrangères; c'est un document adressé par un évêque à un corps public, concernant une institution publique, je m'en empare.

S'il fallait attendre les autorisations des gens qui craignent à chaque pas pour leur position, on attendrait trop longtemps.

Cette question a été réglée à l'amiable, dit le Dr. Bibaud, entre l'évêque et l'institution qu'elle concernait.

Voilà, certes, quelque chose de suprêmement méprisable.

Quoi! l'évêque de Montréal se permet les dernières insolences envers vous, il vous traite comme des gamins, vous menace de vous retirer *sa protection*, et vous, corps public, indépendant, école de médecine, vous arrangez cette affaire-là avec lui à *l'amiable*?

C'est par trop fort. Si, vous, professeur de l'école canadienne, vous êtes descendu assez bas pour composer ainsi avec votre provocateur, pensez-vous que l'Institut Canadien, dont il est question dans ce document bien plus que de vous, s'accomode de cette solution?

Mais ce n'est pas tout. Le Dr. Bibaud, je le conçois, jusqu'à un certain point, a pu protester contre la publication d'une lettre qui lui était adressée à lui, quoiqu'en

réalité elle l'était au corps tout entier, au corps public de l'école de médecine.

Mais que le Dr. Bibaud se mêle de nier le *cas de pratique* que j'ai cité dans la *Lanterne*, concernant la jeune fille morte d'un abcès, c'est ce qui étonne.

Si le cas est inexact, est-ce à vous de le dire, à vous, un libéral ? Etes-vous en cause ? Vous ne voyez donc pas que vous avez fait la besogne de nos ennemis.

Vous niez, quoi ? Savez-vous seulement de qui il s'agit, l'endroit où les choses se passèrent ? Ai-je parlé de vous ? Vous niez ce dont vous n'avez pas la moindre idée. Et quand bien même vous l'auriez, cette idée, au nom de qui parlez-vous ? Cela ne vous regardait nullement. Par une inexplicable condescendance, vous vous êtes fait l'instrument de nos adversaires, et cela sans motif, sans aucune cause d'intervenir.

Assez, je vous laisse à la honte d'avoir exposé ainsi publiquement votre faiblesse, et d'avoir terni la considération dont vous jouissiez jusqu'aujourd'hui.

*
* *

Je lis dans le *Phare de la Loire* :

Le val d'Andorre, (dans les Pyrénées) s'en mêle aussi ! Le voilà en pleine insurrection contre l'autorité épiscopale. La cause première de ce grabuge microscopique est des plus édifiantes et nous avons le regret d'être obligés de déclarer que les Andorrans sont pleinement dans leur tort. Le digne prélat qui veille sur leurs destinées spirituelles avait, paraît-il, honoré de sa haute protection une maison de jeu qui devait, par la vertu bien connue du trente et quarante, moraliser la petite république, à l'instar de ce que les agences de poules font si bien à Paris. Mais les rustres d'Andorre n'ont absolument rien compris à ce moyen rapide de civilisation, et ils se sont formellement opposés à l'installation du tripot sacré.

En présence d'un pareil scandale, la conduite de l'évêque était toute tracée, il a tiré une grosse excommunication de sa gaine épiscopale et l'a lancée à la tête des récalcitrants. Attrape !

Que vais-je devenir, maintenant, moi qui n'aime pas le jeu ?

Et que répondrai-je au Seigneur, mon Dieu, lors-

qu'au jour du jugement, m'interpellant devant les nations tremblantes dans la vallée de Josaphat, il me criera de cette voix qui fit résonner sur le mont Sinai :

“ Où sont tes atouts, misérable ? ”

* * *

Le *Patriote* se change en *Figaro*.

“ Il rira, dit-il, mais non du rire sceptique et décoloré de la *Lanterne*, il glosera des hommes et des choses, mais d'une façon délicate et avec le plus de ménagements imaginables ; si le chat y fait des égratignures, ce sera avec une patte de velours. ”

Je ne sais pas ce que c'est qu'un rire *sceptique* ; mais comme celui du nouveau *Figaro* promet d'être un rire *crédule*, on saisira vite la différence.

Le *Patriote* promet d'être *six fois plus amusant* sous son nouveau nom. Mais qui vous empêchait de l'être sous l'ancien ?

Comment trouvez-vous un rédacteur qui dit à ses abonnés “ J'ai été terriblement ennuyé depuis six mois ; mais attendez un peu, je vais changer de nom et j'aurai de l'esprit comme un diable. ”

Il ne faut jamais dire qu'on aura de l'esprit, mais prouver qu'on en a eu.

* * *

Voilà que le *Nouveau Monde* me fait des compliments. Je demande à être guillotiné.

Si, maintenant, la *Minerve* se mêle de dire que je suis un modèle de vertu, je suis perdu à tout jamais.

Mais je suis incorruptible. L'encens, pas plus que les coups d'assommoir, ne m'empêchera d'être le meilleur ami de l'évêque de Montréal, et de lui dire ma façon de penser, comme tous ceux qui aiment bien.

* * *

La *Gironde* contient les détails suivants sur la manière dont se sont conduites les troupes de la reine d'Espagne, à Béjar :

“ Repoussés par les libéraux, retranchés dans les maisons et derrière les barricades, quelques soldats ont tué des vieillards ; ”

des femmes, des enfants dans la petite partie de la ville qui a été six heures à leur merci. Un soldat a embroché avec la baïonnette un enfant arraché du sein de sa mère, et l'a promené au bout de sa baïonnette dans la ville. Un autre soldat a tué la mère.

On remarquera que le *Droit divin* ne ressemble pas au droit *populaire*. Le premier fait éventrer les enfants; le second pardonne aux bourreaux.

J'en reviens toujours à mon système, que, lorsqu'on représente la vérité absolue, il faut être conséquent, ne jamais se tromper, tout prévoir, et surtout toujours dire la même chose, puisque la vérité est de tous les temps. Or, il y a cinq mois, lorsque j'ai pris la rédaction du *Pays*, qui m'a quitté depuis, hélas! j'affirmai que le libéralisme faisait des progrès sensibles, et que n'était-ce la compression exercée sur les consciences, et une longue habitude de la crainte, on verrait le libéralisme s'affirmer d'une façon évidente et précise.

Le *Nouveau Monde* se moqua de moi. Il me demanda des documents officiels, des chiffres, dit que je ne faisais

Qu'entonner sur un chalumeau aussi rustique que naïf le viel air des triomphes à venir de la démocratie et de la libre pensée;

Que les phrases sonores ne prouvaient rien depuis longtemps; qu'il ne croyait pas plus aux progrès du libéralisme qu'aux séances de l'Institut-Canadien, parce qu'elles n'existaient pas.

Il me demandait des noms à défaut de chiffres, me rappelait que tous les journaux libéraux d'autrefois, le *Défricheur*, la *Tribune*, le *National*, l'*Avenir* étaient morts, et s'écriait triomphant: "Est-ce là le progrès du libéralisme?"

Aujourd'hui, le *Pays* devient quotidien. Le *Nouveau Monde* épouvanté, crie que c'est là une menace.

Menace de quoi? Si nous n'avons aucune force, si nous ne faisons aucun progrès, laissez-nous donc cracher en l'air, ça vous vous tombera sur le nez.

Qu'avez-vous à craindre avec vos bases et vos colonnes d'institutions et de religion ? Ce ne sont pas des chiquenaudes données par des gamins sur des colonnes, qui les font tomber.

Le *Nouv.-Monde* qui n'imaginait pas seulement, il y a cinq mois, que le libéralisme pût faire des progrès, dit aujourd'hui que :

“Ceux dont les yeux voient venir les événements, d'un peu loin avaient prévu ce coup d'audace (le *Pays* quotidien) ; et c'est ce qui explique l'attitude forte et tranchée prise récemment par l'Episcopat canadien contre les mauvais journaux, les sacrifices faits dans certains centres pour fonder de nouveaux organes de publicité, fortifier la presse catholique, et prendre dans l'esprit des populations une place que l'ennemi ne devait pas longtemps laisser inoccupée.”

Vos yeux ne sont pas de ceux qui voient loin, puisqu'ils n'ont pas vu, il y a cinq mois à peine, ce que tant d'autres jugeaient une nécessité depuis des années déjà.

Et cependant, vous êtes inspirés, éclairés de la lumière d'en haut.

Encore une preuve que la Providence vire de bord.

“Vous avez fait des sacrifices pour fonder de nouveaux organes de publicité.”

Quels sacrifices, s'il vous plaît ? Est-ce que vous avez des sacrifices à faire, vous qui avez tout en main ? Cet argent souscrit par les curés pour le *Nouveau Monde*, d'où provenait-il, si ce n'est de la dîme ? et qui paie la dîme, si ce n'est le peuple ?

Oui, parlez-nous donc un peu de vos sacrifices.

“Il vous fallait prendre dans l'esprit des populations une place que l'ennemi ne devait pas longtemps laisser inoccupée.”

Ceci mérite une béatification spéciale.

Voilà trois siècles que vous l'avez, cette place, dans l'esprit, dans le cœur, dans la bourse des populations,

et vous en êtes encore à dire “qu’il vous faut la prendre!”

Jusques à quand, confrère céleste, me forcerez-vous à faire connaître moi-même tous vos avantages?

Le *Nouveau Monde* termine son article par le cri d’alarme “Sentinelles, prenez garde à vous.”

Tous les bédeaux endormis sur les colonnes du *Nouv.-Monde* ont fait un saut. “Hein! quoi? qu’y a-t-il? qu’est-ce qu’il y a?”

— Mais, malheureux! c’est le *Pays* qui devient quotidien.

— Oui, ah! bien, nous allons sonner les cloches.

* * *

LA GYMNASTIQUE FEMININE.

C’est par les femmes que sont les hommes; c’est par la femme, Eve séculaire, que chaque génération porte à la génération qui la suit le témoignage irrécusable de son dépérissement et de son déclin. Telle cependant que nous l’élevons aujourd’hui, la femme peut être considérée comme une *plantede serre chaude* plutôt que comme un être humain.

Hélas! peut-on, sans attendrissement, songer à la vie de misère et de souffrances que nous imposons à cette pauvre créature si douce, si gracieuse, et si digne de notre sollicitude?

Il semblerait, à étudier la conformation anatomique et la mission génératrice de la femme, que la nature se fût pluée à jeter sur ce bijou d’ivoire un tel fardeau qu’il faudrait pour le porter des assises de marbre ou de granit.

Jean-Jacques nous dit pourtant, au début de son *Emile*: “Tout est bien en sortant des mains du Créateur.”

A qui, à quoi faut-il donc attribuer la débilité navrante de nos femmes et de nos filles?

Comment se fait-il qu’à peine au seuil de l’adolescence, la chlorose étende son masque livide sur leurs traits vaporeux et charmants?

A qui et à quoi faut-il imputer les craintes puérides, et les hallucinations, et la monomanie?

D’où vient tout cet enchaînement de faiblesses et d’affections morbides?

De la détestable éducation physique donnée à nos jeunes filles.

L’art d’agrément prédominant de leur instruction est la musique, art divin, mais dont l’influence, si elle n’est corrigée

par un puissant tonique, développe outre mesure le système nerveux, déjà si prodigieusement épanoui chez la femme.

La danse joue aussi un large rôle, mais non pas la danse telle que la comprenaient les anciens et comme l'appliquent dans leur enseignement les pédagogues allemands modernes. La danse de nos pensionnats français, c'est l'art de faire la coquette et la mijaurée ; c'est la manière d'échanger deux paroles furtives entre deux pas de quadrille, ou de se prêter plus ou moins langoureusement à la folle étreinte du cavalier ; c'est enfin cette grande école de la *femme du monde*, école de passions et de dénouements sombres à la manière de Musset.

Nos patriciennes apprennent aussi l'équitation ; mais, en premier lieu, cet exercice est d'une douteuse excellence au point de vue de l'organisation du corps féminin et de sa spécialité génératrice, et, en second lieu....., fût-il même de l'utilité la plus incontestée, comme il n'est appliqué qu'à dater de la puberté de la jeune fille, il serait en tout cas une force conservatrice plutôt qu'un moyen éducatif.

Ajoutons enfin que le nombre des patriciennes pouvant s'offrir le luxe d'un cheval est malheureusement fort limité.

Autre question.

Est-il jamais venu dans la pensée d'aucun père, d'aucune mère d'habituer progressivement leurs enfants et, notamment leurs petites filles à ne pas craindre l'obscurité ? Jean-Jacques le recommande expressément, et, vu la regrettable incurie des parents, nous ne sommes pas éloignés de classer l'épreuve d'une chambre noire parmi les devoirs et les travaux de l'école.

Dans nos salons, la poltronnerie des dames est une coquetterie dont le succès est infailible ; dans les graves circonstances de la vie, elle devient une faute et souvent une source de dangers.

Combien voyons-nous de ces dames auxquelles le vol d'une mouche fait l'effet des chutes du Niagara, et qu'une porte fermée trop fort ou une simple chaise renversée fait tomber dans des crises nerveuses !

Donc, de même que nous voulons dissiper le fantôme de l'obscurité, de même nous voulons familiariser l'ouïe avec les incidents auditifs imprévus, et, à cet égard, il serait excellent, pendant les récréations et les cours de gymnastique, d'introduire quelques bruits inattendus, des coups de feu, par exemple.

Si la femme craint le tapage et l'obscurité, que sera-ce donc quand il s'agira d'une montée ou d'une descente un peu rapide, d'un saut un peu élevé, de la traversée d'un ruisseau ?

Oh ! alors, ce sont des cris, des terreurs, des façons à n'en plus finir.

Que dès son enfance elle soit donc aguerrie contre tous les accidents, contre toutes les épreuves de la vie ; qu'on lui apprenne à mépriser la peur et à faire bravement face au danger.

A continuer.

ombrage de ce genre, on ne peut pas dire qu'il y ait un grand nombre de personnes qui s'occupent de ce genre de littérature.

elle sera d'ailleurs, on ne peut pas dire qu'il y ait un grand nombre de personnes qui s'occupent de ce genre de littérature. Elle sera d'ailleurs, on ne peut pas dire qu'il y ait un grand nombre de personnes qui s'occupent de ce genre de littérature.

La Lanterne Canadienne

Journal humoristique, hebdomadaire, l'organe des gens d'esprit, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices, et des défauts des hommes.

Les abonnements ne se prennent pas pour plus de trois mois, payables d'avance.

- Pour trois mois 50 cts.
- Pour deux mois 40 cts.
- Pour un mois 20 cts.

La Lanterne a un dépôt chez tous les marchands de journaux de Montréal. On la trouvera, en outre, chez M. Grafton, Grande rue St. Jacques, au No. 170, Rue Notre-Dame, au No. 156, Rue St. Laurent, à l'Institut-Canadien, et au bureau du Pays.

Toute communication devra être adressée, directement au rédacteur-principal, A. Buies, Montréal.

La Lanterne aura prochainement un bureau spécial. En attendant son bureau provisoire est 9, rue Ste. Thérèse.

On voit que la Lanterne a un bureau spécial. En attendant son bureau provisoire est 9, rue Ste. Thérèse. On voit que la Lanterne a un bureau spécial. En attendant son bureau provisoire est 9, rue Ste. Thérèse.